

MOTS DE PASSE



MÈRE
FILLE
SŒUR
GRAND
—MÈRE

SOMMAIRE

EDITO - 3 -

UN BERCEAU AUX ORTIES - 4 - 5 -

PAROLES DE GAGNEUSES - 6 - 10 -

DEUX OU TROIS CHOSES
QUE NOUS SAVONS D'ELLES - 11 -

NE JAMAIS MENTIR - 12 - 13 -

POUR UN KEBAB JE TE SUCE - 14 - 15 -

NOUS, LES ENFANTS,
QUI S'OCCUPE DE NOUS ? - 16 - 17 -

LE PRIX DU TABOU - 18 -

CORPS ACCORDS - 19 -

UN MÉTIER IDÉAL
POUR UNE MAMAN - 20 - 22 -

UNE ENFANCE DÉTRICOTÉE - 23 -

CALVIN ET LES LURONNES
/ UNE BIBLIOGRAPHIE - 24 - 25 -

MONTER AVEC ELLES - 26 -

A MON AMIE GRISÉLIDIS - 27 -

JE T'AIME MON FILS - 28 - 29 -

LETTRE À MA MÈRE
PROSTITUÉE - 30 - 31 -

CARTE DE VISITE - 32 -

IMPRESSUM

Éditeur responsable : *Aspasie*

Comité de rédaction :

Sylvie Arsever, Josie Gay,

Sylvain Thévoz, Tania Tornay.

Collaborations :

Michel Félix Da Vidas, Angelina.

Maquette et mise en page :

Coline Davaud, Atelier Supercocotte

Typographie :

Tiina, Valentin Brustaux

Photographies : *Eric Roset*

*Imprimé à 2000 exemplaires sur les presses
de l'Imprimerie Nationale aux Pâquis,
en décembre 2014.*

La réalisation de ce journal a été possible
grâce au soutien de la Loterie Suisse
Romande et du Canton de Genève
(Bureau de l'intégration).
L'association ASPASIE est subventionnée
par la Ville de Genève Elle reçoit des
dons divers et des cotisations de ses
membres.



PUT

D

FAM



ÉDITO

Josie Gay

PUTAIN

DE

FAMILLE

C'est une photo glissée au fond d'un sac ou affichée à l'écran d'un mobile, un sourire échappé au creux d'une confidence. C'est un aveu de tendresse ou un cri de violence, une histoire où l'émotion tremble à fleur de mots. Parents, enfants, frangines ou épouses, la famille tient une place de choix au cœur d'un grand nombre de personnes exerçant la prostitution.

Pourtant, peu de paroles jusqu'ici publiquement exprimées de la part de celles - et encore moins de ceux - qui conjuguent, au quotidien ou à distance, le travail du sexe et la vie de famille. Peu de littérature sur le cumul des deux activités. Un silence qui signe sans doute une résistance, encore tenace, à concilier deux images à priori opposées: la maman et la putain, la vénérée et la méprisée.

Alors, comment ça va la famille ? Cette question nous a conduits vers les travailleuses du sexe de la Genève d'aujourd'hui et vers les professionnel.le.s d'Aspasie, témoins de leurs vécus. Entre le secret lourdement tenu dans les effusions familiales et le courage ou l'obligation de la révélation, le même dilemme taraude la majorité des personnes prostituées : dire ou non à leurs proches la source de leur revenus.

Ce nouveau « Mots de Passe » dévoile ainsi des histoires de famille, plurielles mais toujours singulières. Certaines femmes ont écrit, d'autres ont préféré se raconter ou ne lâcher que quelques phrases, parfois résumées à trois mots : argent, raisons et sentiments. Et les enfants dans tout ça ? Ils sont là, dans les paroles, dans les évocations de scènes familiales, dans la poésie crue de fragments de vie, dans le questionnement social et dans les lettres reçues.

Putain de famille ? Sacrée famille !

UN BERCEAU AUX ORTIES

Assoiffée de tendresse, sans argent, toujours coupable d'avoir déplu aux Monstres sacrés, ces parents qui n'ont pas su m'aimer, j'ai mené une double vie.

Alexia

Je suis née dans le pays d'où l'on ne revient jamais complètement, celui des contes de fée, dans un château. Malheureusement, la fée Carabosse s'était tapie dans l'ombre et attendait la nuit pour cracher son venin dans le berceau du nouveau-né que j'étais, anéantissant tous les beaux et les bons sorts que les magiciennes du bonheur y avaient déversé en présents pour ma naissance. J'en ai bénéficié jusqu'à l'âge de huit ans.

Peu à peu j'ai grandi, glissé de l'enfance à l'adolescence. Ces deux personnages si importants pour moi (je suis fille unique), qui géraient ma vie physique et auraient souhaité agir de même sur mon psychisme, n'ont pas supporté que je ne colle pas exactement au modèle idéal dont ils avaient rêvé. Ils m'ont inoculé le poison de la culpabilité permanente et cela d'autant plus fortement qu'au fond de moi je leur vouais une admiration sans limite. Je les avais même surnommé les Monstres sacrés. Aujourd'hui, bien qu'ils soient décédés depuis fort longtemps, je les appelle encore ainsi mais non sans un certain sourire.

Lasse d'entendre mon père me traiter de personne adipo-génitale (génétiquement anormalement obèse), de psychopathe constitutionnelle ou de brouillon raté de ma mère dans ses moments de grande colère contre moi ; afin d'apaiser ma quête de tendresse et d'amour inatteignables, je me suis jetée aveuglément et obstinément dans les bras du sexe opposé. Cela me valut la punition suprême : un internement dans une clinique psychiatrique privée pour cause de nymphomanie. Ils

avaient enfin trouvé le moyen de se débarrasser définitivement de mon éducation. Peut-être admettaient-ils qu'ils auraient pu éviter de m'éloigner autant d'eux ; de m'expédier pour de longues périodes à la montagne dans des homes d'enfants chics, puis dans un pensionnat où des filles de famille bien nanties étaient envoyées pour apprendre le français et la culture de notre pays. Fort heureusement pour moi, l'épisode de l'asile psychiatrique fut de courte durée grâce au soutien du médecin chef de cet établissement.

Quelques années plus tard, je suis partie en Italie. A la suite d'une étrange circonstance, j'y ai rencontré une jeune femme, très belle, prostituée qui m'a aidée à me transformer physiquement. Pour la première fois de ma vie, je me suis sentie désirable et ai éprouvé un certain plaisir à me regarder dans un miroir. Comme il fallait bien vivre, (j'étais à court d'argent), je me suis engagée dans un cabaret de la ville où je demeurais et j'ai présenté un numéro de strip-tease. A l'époque, le nu intégral n'existait pas encore. C'est à ce moment-là que j'ai mis un pied dans la prostitution. Comme je ne supportais pas l'alcool, j'ai sauté le pas et me suis tout simplement prostituée dans la rue. En Italie, dans ce milieu-là, les femmes m'aimaient bien, elles me protégeaient et m'appelaient leur « gentille petite touriste ». A côté de cette activité, je prenais des cours d'italien et de dactylographie.

A la suite du décès de mon père, j'ai dû revenir en Suisse. Ma mère, déçue par le contenu du testament de mon père, décida de m'éliminer juridiquement, à



défaut de pouvoir agir comme au temps des Borgia en m'empoisonnant ou, mieux encore, en me faisant assassiner. Il ne me restait plus beaucoup de solutions si je souhaitais survivre décemment. J'ai donc fait mon entrée dans le monde de la prostitution à Genève. A cette époque-là, la rue était une grande famille et l'on m'y a assez bien acceptée. J'y ai rencontré pas mal de femmes avec qui j'ai ri et pleuré mais je suis malgré tout toujours restée une dilettante. J'avais une double vie.

Dès que j'avais un peu d'argent, je filais à l'étranger. Je devenais une autre personne, probablement « la vraie moi-même ». J'ai vécu ainsi jusqu'au décès de ma mère. Les bonnes fées présentes à ma naissance m'ont tout de même offert un immense cadeau : vingt ans d'amour et de vie de couple. Seule la mort nous a séparés.

Je pense que cette expérience de la prostitution m'a aidée à comprendre certaines faces cachées de l'être humain, particulièrement des mâles.

Aujourd'hui, un pied déjà bien engagé dans le compte à rebours, j'espère encore pouvoir réaliser certains de mes plus grands rêves avant de me taire à jamais.

PAROLES DE GAGNEUSES

La famille ? C'est pour elle qu'on travaille.
Même si on préfère souvent lui cacher ce qu'on fait...

Propos recueillis par Tania Tornay et Angelina

Angelina

**« Libre de mes choix,
de mes erreurs, de ma vie »**

Elle était une fois... une princesse qui faisait le trottoir.
Oh mon Dieu !

Et elle avait des parents, des sœurs, des frères et personne ne savait ce qu'elle faisait.

- Secrétaire ! disaient les uns

- Non, hôtesse, disaient les autres.

Les voisins, soupçonneux, la regardaient de haut en bas avec des sourires hypocrites, en médissant derrière son dos :

- Elle a sûrement un amant secret : toujours bien habillée, bien coiffée...

Elle rentre après avoir fait ses courses avec ses enfants, contente de les embrasser et qu'ils soient en bonne santé, contente de payer à temps ses factures, contente d'être vivante mais surtout contente d'être libre, de ne dépendre de personne. Libre de ses choix, de ses erreurs, de sa vie.

- Et les voisins ? Et ses parents ? Et ses enfants ?

Personne ne peut marcher avec mes chaussures

Sa liberté lui permet d'être au-dessus de tous et de tout.

- Et dans tout ça, le prince bleu ?

- Ça, c'est dans une autre ... fable, les enfants !

Julia

**« J'ai la joie de savoir que mon fils
a pu apprendre un bon métier »**

J'ai un fils de 22 ans. Je ne veux surtout pas que ma fille sache que je fais ce travail.

Il y a cinq ans, j'ai commencé à me prostituer. J'ai l'impression de m'être créé une sorte de famille dans ce milieu, surtout avec les Brésiliennes. Toutes ces femmes sont mères de famille et la plupart d'entre elles cachent ce qu'elles font en Suisse.

Il y a plusieurs années que je vis en Suisse. Au début, j'ai travaillé comme serveuse ou barmaid suivant les places qui s'offraient à moi. J'envoyais toute ma paye à ma famille. Il ne me restait que le strict nécessaire pour survivre. Alors j'ai décidé de trouver un moyen de pouvoir aussi exister un peu pour moi et m'offrir une ou deux petites choses qui pouvaient me faire plaisir. Ensuite, j'ai pris la décision de vivre entièrement de la prostitution. Cela me permet d'aider toute ma famille, ma mère, mes soeurs, ma tante. Maintenant, j'ai la joie de savoir que mon fils a pu apprendre un bon métier et qu'il gagne bien sa vie. Tous mes efforts ont porté leurs fruits.

Je projette de faire une formation d'infirmière. J'espère pouvoir la commencer d'ici une année. Ce travail, je n'ai été capable de m'y mettre que pour ma famille et j'en retire la satisfaction de savoir que grâce à cela ils peuvent avoir une vie décente. J'espère, après ma formation, pouvoir retourner vivre définitivement au Brésil, auprès des miens.

Cléopâtre

« C'est en pensant aux miens que je puise toute mon énergie vitale »

Je suis en Suisse depuis quatre mois. Avant, j'ai travaillé en Espagne, à Bilbao, et en Allemagne. J'ai 43 ans et je suis mère de trois enfants, deux filles et un garçon.

Ma fille aînée a 22 ans, la seconde 11 ans et le dernier, le garçon, a 8 ans. L'aînée sait que je pratique ce métier. Elle le comprend très bien compte tenu de la situation économique existant en Colombie. Cela fait partie de la vie.

Tout le restant de ma famille l'ignore. Je ne veux surtout pas qu'ils le sachent.

Avant de me prostituer, j'étais patronne de deux petites affaires. J'avais une camionnette dans laquelle je vendais des boissons non alcoolisées ainsi qu'une petite officine de change. Je vivais aux Canaries. J'ai été obligée d'abandonner mes deux affaires à cause de la crise, des impôts qui augmentaient sans arrêt. J'ai tout perdu car, en plus, la mafia me réclamait chaque mois une forte somme pour ma « protection ».

Cela se passe en 2002. C'est à ce moment que je suis venue en Espagne. J'ai commencé à me prostituer. Ma famille vit en Colombie. C'est ma fille qui garde mes enfants. J'aide financièrement mon père, ma mère, ma soeur et mes enfants. En 2007, j'ai connu de gros revers financiers car j'ai eu un cancer dont je suis miraculeusement guérie.

Je suis ensuite partie travailler en Allemagne. Ça m'a beaucoup plu car j'avais l'impression d'être en famille. Toutes les femmes vivaient ensemble et l'ambiance était chaleureuse. Je ne peux malheureusement pas y retourner. Il n'y a pas de place libre en ce moment.

Ici, je n'arrive pas à me sentir en famille car les femmes sont plutôt égoïstes, c'est chacune pour soi. Cependant, j'ai quand même quelques amies auxquelles je tiens.

J'ai 43 ans et j'espère pouvoir bientôt rentrer définitivement en Colombie pour vivre en famille. Ma famille a pour moi une importance primordiale. C'est en pensant aux miens que je puise toute mon énergie vitale.



Florane

Je n'ai pas de famille. Je suis seule au monde.

Yenni

Je n'ai pas honte de mon travail parce que ça me permet d'entretenir ma famille.

Alessandra

Mes enfants ne le savent pas et ce serait une honte pour moi et ma famille s'ils le savaient. Et moi j'ai honte de ce que je fais mais j'espère que je pourrai changer un jour !

Nicole

Ma famille sait ce que je fais. Je travaille pour elle et aussi pour moi et je n'ai pas honte. Pour moi c'est un travail comme un autre.

Marcella

Ma famille ne sait pas ce que je fais. C'est mieux comme ça : ils sont très croyants.



Anna

**« On m'a enlevé mes enfants.
Mon cadet ne m'a pas pardonné »**

Je vis à Genève depuis 28 ans. Je suis Portugaise. J'ai quatre enfants, trois garçons adultes et une petite fille de 11 ans.

Mon premier fils était déjà né quand je suis arrivée en Suisse. J'avais été engagée comme jeune fille au pair dans une famille portugaise. Je l'ai quittée après quelques mois car elle ne me payait pas et j'ai trouvé un autre emploi comme femme de ménage. C'est à cette époque que j'ai rencontré mon premier mari, avec lequel j'ai vécu quatre ans avant de divorcer. J'ai un fils de lui.

Je travaillais dans la restauration. J'ai rencontré un Kosovar. Je l'ai épousé et j'ai eu un troisième fils. Mon mari était de plus en plus brusque et il avait de longs téléphones en albanais. J'ai appris cette langue en cachette, assez pour découvrir qu'il était déjà marié dans son pays. Pendant la procédure de séparation, qui a duré un an et demi, il me battait et m'insultait quotidiennement devant mes enfants. Le SPMI (Service de protection des mineurs) me les a enlevés. Mon petit dernier avait 13 mois et je ne l'ai revu que trois mois plus tard. Malgré toutes mes démarches au tribunal, je n'ai jamais réussi à revivre avec mes enfants. Pourtant, à ce moment-là, je ne me prostituais pas encore. Cela fait maintenant cinq ans que je travaille dans un appartement. Je vais chercher mes clients dans la rue. Je vis avec un homme avec lequel j'ai eu une petite fille. J'ai enfin une vie de famille. Mais je n'ai pu reprendre contact avec mes aînés qu'à leur majorité. Ils savent que je me prostitue et l'acceptent assez mal.

J'en veux terriblement au SPMI de m'avoir enlevé mes enfants pour les placer dans des familles d'accueil ou en foyer. Ils ont brisé ma vie. Je voudrais vraiment arrêter ce métier et trouver un travail normal. Mais c'est impossible: j'ai des poursuites et, dans ces conditions, personne ne veut me donner un emploi.

Geisha

**« Ma famille, en Europe,
c'est ma petite chienne »**

Je suis d'origine brésilienne et asiatique. Une partie de ma famille a émigré au Brésil pendant la guerre. Ma mère vit au Brésil, j'ai deux frères et deux sœurs. Tous connaissent ma condition de transgenre. Je pense, je m'habille et me maquille comme une femme mais génétiquement je suis un homme. Je ne suis pas opéré et n'ai aucune envie de le faire.

J'ai commencé à me déguiser en femme en cachette et la nuit. Maintenant, je vis toujours en femme ; lorsque je vais voir ma famille je reste habillée en femme mais je ne me maquille pas. C'est surtout à cause de ma mère que j'agis ainsi. Je pense qu'ils ont accepté ma condition de transgenre par la force des choses. Chez nous, nous tenons tous à éviter les conflits afin de rester unis.

J'ai quitté la maison à 21 ans, j'ai travaillé comme coiffeuse. Je prenais des hormones pour avoir des seins et des cheveux longs. A 26 ans je suis venue en Suisse pour travailler dans les cabarets, j'ai ainsi sillonné tout le pays. J'étais consciente qu'en pratiquant ce métier je mettais déjà un pied dans la prostitution. Pour les cabarets, à partir de la trentaine une femme est vieille et les contrats se raréfient. C'est alors que j'ai pris la décision de me prostituer.

Cela m'a donné plus d'indépendance. Ma profession me permet de vivre agréablement. Je me sens valorisée par l'argent. Je n'ai jamais éprouvé le besoin de fonder une famille, ni d'avoir un compagnon ou une compagne. J'aime vivre seule. Ma famille en Europe c'est ma petite chienne. Je la chéris comme si c'était mon enfant et je lui prodigue toute la tendresse que je suis capable de donner. Je ne suis « accro » ni à l'alcool ni à la drogue. Je l'ai été au jeu, j'y ai perdu pas mal d'argent. Financièrement, je n'aide pas ma famille, car ils jouissent tous d'une situation plus aisée que la mienne. Je leur fais des cadeaux à leurs anniversaires, aux fêtes de fin d'année. La personne qui compte le plus au monde pour moi, c'est ma mère. Je ne voudrais jamais qu'elle apprenne que je me prostitue, cela lui ferait trop de peine. Je n'arrive pas à imaginer qu'un jour je la perdrai. Nous sommes en contact une fois par semaine téléphoniquement et chaque fois que je prends des vacances, une fois par an, je vais lui rendre visite. J'ai raconté à toute ma famille que j'ai un poste de secrétaire dans une association qui s'occupe de prostituées, de personnes dépendantes de l'alcool ou de la drogue. Nous n'approfondissons jamais ce sujet de crainte qu'en posant trop de questions cela puisse créer des doutes qui pourraient être source de conflits.



Margarita

Ça ne me plait pas ce travail. Je préfère que ma famille ne sache pas que je le fais mais je n'ai pas honte de le faire. Je l'assume.

Jasmine

Avant, j'avais honte, maintenant plus parce que je me suis vue dans des situations très difficiles. Ma famille peut s'imaginer que je fais ce travail mais elle ne sait pas avec certitude.

Estrella filante

« Ici, je me sens assez seule »

Ma famille ignore ce que je fais et je ne voudrais surtout pas qu'elle l'apprenne.

J'ai quatre enfants, deux vivent en Espagne avec ma sœur et les deux autres en Equateur. J'entretiens encore trois de mes enfants. Ma famille est pour moi tout mon univers.

Il y a quinze ans que je suis divorcée et j'ai élevé mes enfants seule.

J'ai commencé à faire ce travail il y a six mois car j'ai une dette à payer en Espagne.

Non seulement je paye cette dette mais j'envoie aussi de l'argent à toute ma famille. Je leur ai raconté que je travaillais comme femme de chambre dans de grands hôtels en Suisse.

Dès que ma situation financière me le permettra, j'arrêterai ce travail et j'essaierai d'oublier le plus vite possible cette période. Même face à moi-même, j'ai de la peine à accepter de pratiquer ce métier. Ce dont je souffre le plus, c'est le manque de respect dont les clients font preuve à mon égard.

Ici, je me sens assez seule. Ce qui me tient debout, c'est l'idée d'être bientôt à nouveau en famille.

Nadia

Malgré ma formation, je ne trouvais pas d'emploi. Je n'aime pas le trottoir mais ça me permet de vivre. C'est un secret pour mon entourage et c'est très lourd pour moi.

Carol

Moi, j'ai un peu honte de faire ce travail mais je n'ai pas d'autre option. Ma famille le sait parce que c'est moi qui les entretiens.

Léa

« Plus tard, ma fille voudra savoir et ce sera difficile »

Etant donné que je gère un salon, je peux organiser mes journées selon mes désirs. Mon mari, ma mère, connaissent mon activité, mais pas mes enfants, ni le reste de la famille. Je passe généralement la matinée à la maison avec ma fille et retrouve le salon l'après-midi jusque vers 20h00. C'est parfois difficile lorsque je me retrouve en société car mon travail suscite encore énormément de préjugés. Soit j'esquive la question, soit je réponds que je fais une autre activité, considérée comme normale.

J'ai reçu une très bonne éducation et mon père ne comprendrait pas pourquoi je fais ce travail, c'est pourquoi je ne lui en parle pas. Même réflexion pour mes beaux-parents. J'ai deux filles, la plus grande a 10 ans. Elle me pose souvent des questions sur mon métier, je lui dis que je réponds au téléphone pour d'autres personnes, ce qui en réalité est la vérité puisque mon activité se limite à cela et à gérer le salon. Mais je pense que plus tard, elle voudra en savoir plus et ce sera plus difficile de ne pas être plus précise avec elle.



DEUX OU TROIS CHOSES QUE NOUS SAVONS D'ELLES

En charge du soutien psycho-social à Aspasia, Caroline et Maya évoquent les multiples manières de conjuguer vie de famille et prostitution

Caroline Gomez Keizer et Maya Pfiffner

Au moment de faire connaissance avec les travailleuses du sexe que nous accompagnons, nous leur présentons l'association, notre travail et elles nous donnent certaines informations personnelles, notamment concernant leur situation familiale. Mais ce sujet n'est qu'effleuré : l'échange est bref, limité, comme si ce chapitre ne devait pas s'ouvrir encore. Certaines sont secrètes et ne souhaitent pas entrer dans les détails de leur vie familiale. Chacune livre ce qu'elle a envie de transmettre. Nous accueillons leur situation comme elles souhaitent nous la présenter, en fonction peut-être de la confiance qu'elles nous témoignent.

Par la suite, selon les pistes explorées, la personne peut se dévoiler. Et en traitant des questions d'assurances, d'allers et retours avec le pays de migration, d'impôts, nous en venons parfois à parler à nouveau de la famille. Il arrive alors que les visages s'illuminent, la conversation prend une autre tournure, les paroles s'invitent et parfois les larmes affleurent.

De qui nous parlent ces femmes lorsqu'elles évoquent leur famille? Des enfants, les leurs ou ceux d'un.e proche dont elles ont la charge, de parents. Moins souvent entend-on parler d'un mari ou d'un compagnon. La vie de couple semble passer au second plan.

Parler en général de famille et de prostitution reste un exercice délicat, voire réducteur, tant les situations sont variées et uniques. Mais un constat nous interpelle : le travail du sexe est souvent lié aux besoins économiques de la famille mais cette même famille est rarement mise au courant de l'activité qui lui fournit des ressources. L'exercice périlleux que cela implique n'est pas la moindre des difficultés qui jalonnent le travail du sexe. Pour certaines, cette tension permanente entre famille et activité professionnelle peut avoir des conséquences sur leur santé.

Ce qu'elles nous disent :

Je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour subvenir aux besoins de toute ma famille, c'est moi qui fais vivre tout le monde

Les enfants, c'est grâce à eux que nous tenons

C'est dur de les quitter pour venir travailler ici

Je me réjouis tellement de les retrouver

J'espère que tout se passe bien avec les personnes que je paie pour leur garde

Ma mère essaie de me remplacer, je ne reconnais plus ma fille, ce n'est plus moi qu'elle appelle maman

Mes enfants ont l'impression que je vis dans un avion

Je fais ce travail pour payer les meilleures études à mes filles car je veux qu'elles réussissent dans la vie

Personne ne connaît mon activité au pays, je dis à mes enfants que je travaille dans un hôtel

La crise est telle en Espagne que je n'ai plus de travail, ni d'espoir d'en trouver. Mes parents ont une forte hypothèque. Avec ma sœur nous avons décidé de venir tenter notre chance en Suisse pour les aider à payer. Ils gardent mes enfants pendant que nous travaillons mais ne connaissent rien de notre activité

Mes enfants sont constamment en contact avec moi, ils m'appellent chaque jour, je ne peux me passer de ce contact

En prévision de la venue de mon fils à Genève, je l'ai inscrit dans un cours de français en Espagne

J'aimerais tellement trouver un logement à Genève pour pouvoir faire venir mes enfants

Mes parents pensent que je poursuis des études en Suisse

Maintenant que mes filles sont adolescentes, c'est dur pour moi de leur cacher mon activité. Des fois, je pense qu'elles savent ce que je fais

NE JAMAIS MENTIR

Parler franc, au bon moment et avec les bons mots.
Le choix de Lisa

Josie Gay



Je sonne au salon Venusia. La porte s'ouvre d'elle-même et mon hôtesse m'accueille en tenue décontractée. Un peu de trac tout de même, pour elle comme pour moi car nous savons toutes deux que le sujet du jour « Famille et prostitution » appelle intimité et sensibilité.

J'ai en mains le bouquin de Madame Lisa « Portes ouvertes sur maison close »¹, relu en repérant les passages liés à ses relations avec sa famille, celle de son enfance et adolescence et plus tard, celle qu'elle a fondée puisque mariée deux fois et mère de trois enfants.

Nos premiers échanges nous font naturellement remonter à sa famille d'origine où elle vécut une enfance heureuse, en sécurité entre ses parents, dans sa Charente natale.

« Dès le moment où nos têtes dépassaient la hauteur de l'égal, on a commencé, mes frères et moi, à faire les marchés avec ma mère, ostréicultrice. Mon père était docker ».

A 17 ans, au moment de s'orienter vers un futur métier, Lisa sait ce qu'elle ne veut pas :

« Pas question que je finisse ma vie les pieds et les mains dans l'eau ! ».

Elle opte alors pour la confection de vêtements, métier qu'elle arrête avec la venue du deuxième enfant. Mais peu à peu, la précarité et la pénurie financière engendrées par les dépenses considérables de son premier mari vont l'amener à faire un autre choix, hors des normes familiales. Une quête essentielle motive alors ses débuts dans la prostitution:

« Pouvoir nourrir mes deux enfants ! »

Pour avoir vécu dans une famille unie et travailleuse, elle a conscience que la révélation de son activité pourrait faire du mal à ses parents, les amener vers un constat d'échec.

Alors, elle tait la chose, préférant ne rien dire plutôt que de mentir.

C'est son frère, irrespectueux de son silence volontaire, qui lancera à leur mère,

« Qu'est ce que tu crois qu'elle fait, ta fille, là-bas ? » semant peu à peu le doute dans la tête de sa maman. Le père, lui, l'a toujours défendue, même en sachant.

Mais plus tard, en 2012, la parution de son livre renouera le lien mère-fille et mettra fin aux tensions et à la séparation.

« Sans cette écriture, aurais-je pu réapprendre à connaître mes parents ? »

Sans doute s'est-elle, elle aussi, révélée à eux, dans ces pages où elle se livre, avec cette sincérité qu'elle revendique.

« Si je suis prostituée, c'est justement pour voir grandir mes enfants ! »

Nous ouvrons alors un nouveau chapitre de sa vie, celui qui la verra séparée puis veuve de son premier mari et donc seule avec ses deux enfants.

Seule? Pas tout à fait car elle a rencontré Daniel, « arrivé au bon moment et depuis, nous sommes des inséparables ! » Avec lui, elle conçoit une petite fille, alors même qu'elle pensait cette maternité impossible, selon l'avis des médecins.

La voilà donc mère de trois enfants dont l'aîné a maintenant 23 ans, le cadet, 21 ans et la dernière 17 ans. Une vraie vie d'épouse, de mère de famille et ... de gérante et hôtesse au Venusia, avec toujours cette devise envers ses enfants : ne jamais leur mentir!

« Au besoin, ne pas dire quand ce n'est pas le moment ou quand ça fait mal mais ne jamais mentir ! » .



Alors, quand une lettre anonyme dénonçant son activité est adressée à l'école de son aîné, elle y fait face en décidant de lui parler ouvertement de ce qu'elle fait plutôt que de courir le risque qu'il l'apprenne par un autre biais et s'en trouve meurtri et blessé.

Pourtant, la démarche lui paraît lourde à assumer.

« J'ai retourné cent fois dans ma tête les formules que j'allais employer »

Elle se débrouille finalement avec son bon sens et son intuition :

« Tu sais, fils, plein d'hommes sont trop malheureux d'être seuls ... ils viennent me voir pour oublier et pour cela je leur propose des câlins. Pour les consoler ! ».

Le fils a réagi par une question : « Est-ce bien toi qui as décidé ? » Et par une condition : « Promets -moi d'éteindre ton téléphone quand tu seras fatiguée ou que tu n'auras pas envie ! ».

Précaution filiale étonnante ! Comme si ce petit bout d'homme lui recommandait de prendre soin d'elle-même en mettant des limites à ce qu'il pressentait être une activité épuisante.

Plus tard, elle prendra contact avec d'autres femmes prostituées pour savoir si elles aussi sont mères et elle découvrira avec surprise les nombreuses réponses positives alors qu'elle se pensait quasiment unique dans cette situation. Elle souhaitera alors que son jeune fils rencontre d'autres enfants de mères prostituées pour lui montrer que « ce n'est pas écrit sur leur front d'enfants : fils de pute ! ».

Et pour sa fille ?

« Cela ne peut pas être le même discours parce que justement, c'est une fille ! »

En l'occurrence, c'est cette troisième enfant qui, sans s'en rendre compte, a révélé le secret à sa grand-mère, en montrant une annonce de sa mère avec pho-

to, dans un journal, à celle qui ne pouvait ni ne voulait croire à cette vérité !

Notre entretien se poursuit, entrecoupé par les allers et venues d'autres femmes en tenues légères, venues se poser un moment, le temps de s'en griller une et de pianoter sur leur mobiles. L'une d'entre elles me dira, entre deux messages :

« J'ai 21 ans, je n'ai pas encore d'enfant et lorsque j'en aurai, je ne pense pas que je continuerai à faire ça ! Pour moi, c'est incompatible et ce que je fais maintenant, c'est du provisoire ! ».

Pour Lisa, les deux engagements, famille et prostitution, ne s'équilibrent que sous certaines conditions. L'acceptation de son identité et de son métier. Et la séparation entre le travail et la vie familiale, en mettant les limites nécessaires entre les deux activités.

La discussion pourrait se poursuivre encore, dans cet élan qui ouvre les vannes à la libre parole. Mais le temps écoulé met des points de suspension à l'histoire de famille de Lisa ... dans ce salon où l'on a si naturellement causé.

1 - « Portes ouvertes sur maison close »
de Madame Lisa, avec la collaboration de
Jean-Pierre Sacconi.
Edition Grasset 2012

POUR UN KEBAB JE TE SUCE

Eric Chevalier travaille pour le programme MSW (Male Sex Work) avec Sarita Dumitriu. Histoires de quartier, de solitude et de familles.

Entretien Sylvain Thévoz

Comment décrire votre travail dans le quartier des Pâquis ?

Nous mobilisons des populations s'adonnant à la prostitution masculine opportuniste et travaillons sur les enjeux contextuels avec une approche du type « éducateur de rue ». Nous intervenons sur les situations qui ont des incidences directes sur les travailleuses du sexe. Nous discutons avec les femmes, les clients, les jeunes prostitués, leurs familles, et les dealers (qui se prostituent aussi parfois). Les hommes qui se prostituent ont une méconnaissance des risques sanitaires et ne maîtrisent pas toujours les codes d'une sexualité entre hommes.

Comment approchez-vous les hommes prostitués ?

Ces hommes font partie du quartier. Ils sont tout le temps là. Notre message : quoi que vous fassiez dans le quartier, cela ne peut se faire au détriment des femmes, qui paient leurs loyers, leurs impôts. On parle avec eux de leur sexualité, distribue des préservatifs. La limite entre deal et prostitution n'est jamais claire. Si on leur lance au visage qu'ils tapinent, ils se ferment. Ils ne revendiquent pas un statut de « travailleurs du sexe ». Nous faisons une différence entre notre « action éducation santé pour jeunes migrants MSW » et « la médiation de quartier ».

Combien d'hommes s'adonnent à la prostitution masculine opportuniste ?

Nous avons identifié environ 200 jeunes hommes roumains sur un an qui s'adonnaient à la prostitution. Cette prostitution demeure grandement dissimulée, en raison du stigmate d'être catégorisé comme « PD ». Malgré le tabou, nous avons établi un contact propice à des discussions autour des pratiques de travail sexuel et de sexualité. Travailler avec les dealers, c'était aussi

nécessaire, mais sur l'ensemble, seulement trois ont reconnu la pratique de travail sexuel.

Quels liens ont ces jeunes hommes avec leurs familles ?

Dans les communautés roms, il est mal vu de se prostituer. Mais tant que l'argent arrive, tout le monde est content. Quand on fait, par exemple, le tour des campements roumains avec les jeunes prostitués, les familles nous disent : c'est bien ce que vous faites, mais pourquoi ne le faites-vous pas aussi pour nous ? On réaffirme que l'on s'occupe des garçons avant tout. Avant notre intervention, il régnait un bordel sans nom sur la zone du Mont-Blanc. Tout le monde niait faire quoi que ce soit, le tout sans préservatifs. On a travaillé avec les jeunes pour séparer le travail de la prostitution de l'occupation de l'espace public par les familles. On leur a demandé d'être discrets, de changer de terrasses. « Pour un kebab je te suce » ça n'allait pas. On a travaillé sur les tarifs, les pratiques, l'occupation de l'espace public. Il fallait mettre du sens à ce qu'ils faisaient.

Les familles des hommes prostitués sont-elles au courant des pratiques de leurs proches ?

Cela dépend. Comme on aborde les jeunes hommes prostitués avec notre identité d'Aspasie, les familles savent que l'on est en contact avec eux. Il y a des jeunes hommes de 18-20 ans, déjà pères, qui tapinent ; des situations où l'homme et la femme d'un couple se prostituent. Personne n'en parle. On ne peut arriver avec un discours simple : « mettez des capotes ». Les jeunes changent, bougent. Il faut les suivre individuellement. Nous créons du lien, travaillons avec les pairs, augmentons les niveaux de conscience. Les familles sont des alliées. Il faut à la fois les rassurer et rappeler qui l'on est afin de ne pas couvrir les tabous. Les jeunes sont en famille. Le soir, ils changent de profil,



baisent avec un mec avant de retourner le lendemain avec leur copine. Il y a un grand choc générationnel avec leurs familles. Leur communauté, c'est aussi celle où ils respirent, où ils ne sont plus juste des jeunes qui tapinent. Ils trouvent là de la protection et du soutien.

Votre action est-elle grandement liée à la prévention ?

Oui. Nous rappelons les lignes de bonne conduite. Construire notre légitimité à l'échelle du quartier a pris une année. Avant notre intervention, on était vraiment dans des pratiques à l'arrache. Il y avait les baisses-braguettes, qui faisaient le minimum et niaient ce qu'ils faisaient. On a travaillé avec eux, afin qu'ils puissent répondre à des demandes plus complexes. Maintenant, certains disent : je sais bosser, je peux demander 200.- Ils se respectent, dans leur santé et leur démarche, mettent des capotes, imposent les pratiques, sont capable de dire non. Ce travail doit être renouvelé à chaque nouvel arrivant. Il n'y a pas de miracle sur terre, ou alors de courte durée. On ne peut pas juste être assis là, joli, et espérer gagner 1000 francs par soir.

Comment ces jeunes vivent-ils la prostitution ?

Il y a une année, la prostitution était très miséreuse. Aujourd'hui, elle est plus assumée, ce qui se répercute sur la manière d'aborder le client. Ces jeunes savent maintenant où ils mettent les pieds. Ils acceptent de pouvoir parler avec nous de leurs pratiques. Est-ce que tu baisses ? Est-ce que tu baisses avec capote ? Est-ce que tu te fais éjaculer à l'intérieur ? On arrive à aborder tout cela. Notre suivi renforce ces hommes. Ces derniers apprécient la prise en charge. On les transforme, sur la manière dont ils se protègent, gèrent leurs éventuelles maladies, exposent ou non d'autres personnes. Les jeunes s'assument mieux. Ils sont plus forts.

Quelles sont les possibilités pour ces jeunes hommes de se former afin d'avoir accès à autre chose ?

La moitié de ces jeunes pourrait exercer des petits jobs. A un moment donné, il faudra les aider à obtenir autre chose. Si l'on ne fait rien, rien ne changera. Il est illusoire de penser que la police est la seule solution. Avant de rentrer chez eux, ils doivent valoriser leur temps ici. En les punissant, les harcelant, on ne fait que les fixer encore plus. Il faut réfléchir à des solutions dynamiques qui donnent une possibilité à ces jeunes de changer. Nous avons réussi à prendre contact avec des populations extrêmement précaires, à parler de prostitution avec eux, changer leurs pratiques. Notre action peut inspirer d'autres projets. Nous devons maintenant interpellier les politiques, les institutions, pour aller plus loin. Il reste beaucoup de travail à faire.

NOUS, LES ENFANTS, QUI S'OCCUPE DE NOUS ?

Chère Claire,

Hier, vendredi, nous étions à Neuchâtel pour la pratique de la méditation. Tu m'as accompagnée à la gare et tu es partie en Alsace où on t'attendait pour un enseignement sur la sagesse bouddhiste. Moi, j'ai pris le train pour rentrer à Genève. Depuis la gare, je suis allée directement à Aspasia, ma journée de travail commençait.

Ce fut une longue journée, remplie de rencontres. Je m'apprêtais à partir quand le téléphone a sonné. C'est Solange – dit une voix au bout du fil. Solange souhaite obtenir quelques renseignements. Après une courte conversation au téléphone, et vu qu'elle est à ce moment « à l'apéritif » dans un bistrot du coin, je décide de la rejoindre.

Solange m'accueille chaleureusement. Elle est en compagnie de son ami et de sa fille, une jeune femme que j'ai déjà rencontrée quand elle était encore enfant. Je m'apprête à m'installer en leur compagnie. Mais Solange se lève et m'invite à la suivre au bar où elle me présente une autre femme – c'est Lara, dit-elle, et elle ajoute – la fille de Catherine.

Je connais bien Catherine, je sais qu'elle a deux enfants, dont une fille, que je n'ai jamais rencontrée ; on rencontre rarement les enfants de femmes prostituées. Je suis contente de faire sa connaissance, cela me donne l'occasion de lui demander des nouvelles de sa mère et de lui dire combien je l'apprécie. J'ai en face de moi une femme brune, dans la trentaine, une bière à la main, posant sur moi un regard attentif et sympathique. Très rapidement, elle m'interroge : « C'est bien ce que vous faites à Aspasia, mais pourquoi ne vous occupez-vous pas de nous, les enfants ?! » Elle me dit combien il était difficile pour elle d'avoir une maman prostituée, d'abord petite fille, puis adolescente, jeune femme, toujours sans savoir, toujours en présence d'un secret. Un jour, elle avait 16 ans, elle a appris (elle ne me dit pas comment) la nature du travail de sa mère. Ça a été un choc. Elle dit avoir été désemparée.

En poursuivant notre conversation, elle me parle de quelques difficultés rencontrées ces dernières années, de sa santé fragile – ce qui l'a amenée à aller demander de l'aide à une doctoresse au grand cœur. Cette rencontre lui a enfin permis de comprendre d'où venait cette douleur qu'elle ressentait en permanence et qu'elle n'arrivait pas à identifier. « J'ai senti en moi comme un éclatement » - disait-elle en me montrant son plexus, « ça a fait – pouf – ça a éclaté ! »

Le bruit des conversations, les rires, les cris, toute cette joie habituelle de « l'heure de l'apéritif » m'empêchent de me concentrer sur cet éclatement que Lara me montre au niveau de son plexus. Je lui propose une autre rencontre. Elle est d'accord, semble même contente de ma proposition. En me dictant son numéro de téléphone, elle veut, elle le répète plusieurs fois, que je note dans mon agenda « Lara, fille de Catherine ».

La fille de..., l'enfant de..., nous, les enfants de..., qui s'occupe de nous ? Interroge Lara. D'où vient cette douleur au niveau du plexus ? Est-ce la douleur d'être la fille de sa mère ?

Si je pense à l'importance du lien entre la fille et la mère, cette source et premier modèle d'identification pour la fille, qu'y-a-t-il de si douloureux à être la fille d'une prostituée ? De quoi ont besoin les enfants de mères qui travaillent comme prostituées ? Lara dit qu'il n'y a rien pour eux ! Mais de quoi parle-t-elle, de quel besoin ? Qu'est-ce que je peux comprendre de sa parole ?

Que penses-tu de cela, chère amie ?

Joanna

Correspondance entre Joanna Pióro Ferrand et son amie Claire

Chère Joanna,

Bonjour à toi et merci pour ton dernier courrier.

Que de questions s'élèvent à la lecture de l'histoire de Lara. Une chose pourtant me semble sûre, c'est que ce n'est pas d'être la fille de sa mère qui est la cause de sa douleur lancinante mais plutôt la révélation soudaine de ce secret longtemps gardé, cette chose à connaître dont elle était écartée pendant des années, dont elle souffrait elle aussi en secret. Le silence intérieur sur ce que faisait sa mère pendant son enfance lui a pesé sur le cœur. La révélation du secret la choque. Et si enfin elle peut comprendre et qu'elle se sent libérée d'un coup, est-ce de savoir qu'aujourd'hui elle est assez forte pour être fière de sa mère ?

Elle te le dit bien d'ailleurs : quand tu lui proposes cette rencontre, elle est contente, fière d'être la fille de Catherine, elle peut porter ça, elle est assez forte, elle te demande de la relier clairement, dans ton agenda, à Catherine, la prostituée, sa mère. Elle sait qu'elle est la fille de quelqu'un qui existe socialement, qui est apprécié, connu.

La question du besoin d'aide des enfants des personnes prostituées est posée. Est-ce le silence de la mère qui devient lourd à porter pour l'enfant ? N'a-t-on pas confiance en leur capacité à gérer le savoir ? Ce savoir est-il si honnête qu'il ne peut être ni dit ni compris ?

Tu vois moi aussi je rajoute des questions....

Tiens-moi au courant s'il te plaît de tes réflexions.

A bientôt de te voir ou de te lire

Claire

Chère Claire,

Merci pour ta réponse qui m'aide à clarifier mes nombreuses interrogations.

J'ai envie d'ajouter encore ceci à notre réflexion : la transmission de l'expérience de la prostitution de mère en fille reste à examiner avec le plus grand soin. Cette expérience peut être transmise, ou non, en fonction des convictions et des capacités propres de chaque mère, ainsi que celles qu'elle décèle chez son enfant.

Et même si je reste persuadée qu'une mère qui parvient à transmettre son vécu et son histoire à son enfant lui permet de mieux se positionner dans le monde en rendant leur relation plus forte et plus authentique, je sais aussi qu'il s'agit de quelque chose de très personnel et qui relève – dans ce cas, on peut le dire - de l'héroïsme maternel. Etre mère est en soi un acte héroïque, être mère et prostituée l'est d'autant plus.

Toute mon amitié Claire, je me réjouis de te voir bientôt,

Joanna

Joanna Pióro Ferrand a été collaboratrice psychosociale à Aspasia de 1988 à 2013. Elle mène actuellement une recherche dans le cadre de l'Institut de psychologie analytique à l'Université Lumière Lyon 2, sous le titre général MERE ET PROSTITUEE. L'échange épistolaire ci-dessus fait partie de cette recherche.

Contact : J. Pióro Ferrand, à Genève, adresse email : jpiorofe@gmail.com.

LE PRIX DU TABOU

La plupart des prostituées sont mères, comme la plupart des femmes.

Ce devrait être simple mais ce ne l'est pas. Pourquoi ?

Les réponses de Joanna Pióro Ferrand

Entretien Sylvie Arsever

Souvent les travailleuses du sexe s'efforcent de cacher leur activité à leurs enfants. Pourquoi ?

On peut poser la question autrement : que veulent-elles protéger ? Il y a plusieurs niveaux de réponse. Le premier est le plus évident : elles savent exercer un métier stigmatisé et elles veulent éviter cette souffrance à leurs enfants. « Je ne veux pas que mon enfant sache que je suis une pute, m'a dit l'une d'elles. Si à l'école on le traite de fils de pute, il ne pourrait plus se défendre. » Mais le stigmate n'est pas là par hasard. Les mères prostituées violent un tabou et violer un tabou, c'est attirer le châtement. Sur soi ou sur ses enfants. Le secret est un moyen de protéger ces derniers. Il demande une vigilance de tous les instants et il est toujours menacé. C'est stressant et épuisant mais cela reste préférable aux yeux d'une majorité de femmes.

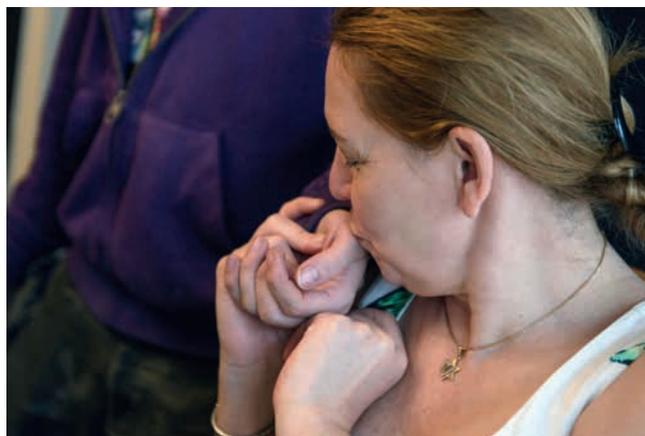
Pourquoi ce tabou dans une société qui semble ne plus en avoir beaucoup ?

Les mères prostituées transgressent sans cesse une séparation qui est au cœur de notre représentation de la société. D'un côté la mère, un rôle qui continue à être considéré comme relevant d'une forme de sacré. Et de l'autre la prostituée, qui fait métier du sexe et s'inscrit donc dans une autre forme de sacré. Le prix à payer pour cette transgression peut être exorbitant. J'ai ainsi connu une jeune femme dont la mère se prostituait et dont la meilleure amie avait été tuée dans un accident de voiture survenu alors que, fillettes, elles se rencontraient secrètement pour contourner l'interdiction faite à cette amie de fréquenter une fille de prostituée. Pour la jeune femme qui m'a fait ce récit, les choses étaient claires : la révélation du métier de sa mère avait été mortelle pour son amie.

Aujourd'hui, on entend beaucoup dire que le secret est toujours plus nocif que la révélation de la chose tue. Cela veut-il dire que toutes ces femmes qui se taisent gagneraient à parler ?

Cela, absolument personne ne peut le décider à leur place. Dans la prostitution il s'agit de la sexualité – principalement celle des hommes, mais vécue également par la femme prostituée, la mère. Lorsqu'une mère parle de sexualité à sa fille, elle peut lui transmettre des choses bien différentes suivant sa propre expérience, positive ou négative, lui donner des clés pour une vie heureuse ou au contraire dresser des obstacles devant elle. Les mères qui se prostituent sont confrontées, par leur métier, aux aspects les plus débridés de la sexualité masculine. Passer de cette pratique à la vie de famille n'est pas forcément simple ; certaines images ne s'effacent pas facilement. Comment en parler à ses enfants ? D'un autre côté, le travail du sexe est intensément relationnel et on peut y apprendre beaucoup de choses, y développer des aptitudes particulières à l'écoute, etc. Les femmes qui exercent ce travail ont donc l'occasion de développer une riche expérience, qu'elles pourraient partager avec leurs enfants.

Mais on se heurte là à l'un des paradoxes auxquels sont confrontées les prostituées. Chaque parent ou presque souhaite transmettre son expérience professionnelle à ses enfants. Elles font exception : même lorsqu'elles finissent par choisir de parler, ou par y être contraintes par les circonstances, elles continuent à craindre par-dessus tout que leurs filles suivent leur exemple. Pour certaines, c'est une raison de plus de se taire. D'autres trouvent les moyens de parler. Tout dépend de ce qu'on est capable de transmettre, ce qui renvoie aussi à la façon dont on écrit sa propre histoire. C'est difficile d'écrire une histoire positive quand on est cernée par le stigmate. Mais parfois certaines y arrivent.



CORPS ACCORDS

Les familles des personnes handicapées sont soulagées qu'une assistante sexuelle prenne leurs demandes en charge.

Judith, assistante sexuelle

Quand j'ai commencé ce travail, je ne connaissais rien à l'assistance sexuelle auprès des personnes handicapées mais je trouvais vraiment triste que celles-ci soient privées de toute sexualité. J'ai appris qu'il existait une formation à ce sujet et je l'ai suivie. C'était en 2006.

J'ai deux filles. Ma fille aînée a tout de suite accepté car elle considère le travail du sexe comme un travail normal, bien qu'elle-même ne choisirait pas de l'exercer. Ma deuxième fille, elle, craignait que je retourne entièrement dans la prostitution et que je sois stigmatisée. A la réception de la remise du diplôme d'assistante sexuelle pour les personnes en situation de handicaps physiques et mentaux, ma mère, ma fille aînée et son copain étaient présents. Ma cadette, elle, n'a pas voulu y assister.

Les personnes handicapées n'éprouvent généralement aucune gêne à faire appel à une travailleuse du sexe pour satisfaire leurs besoins, car pour elles, c'est un acte normal. Elles sont conscientes de n'avoir pas d'autres moyens pour y répondre. Elles sont reconnaissantes du don de soi fait par la travailleuse du sexe. Très souvent, le client lui-même n'en parle à personne sauf s'il est placé dans une institution, auquel cas il est tenu d'en informer la direction de l'établissement. En ce qui concerne mon travail, les familles des personnes handicapées sont soulagées que quelqu'un prenne en charge cette souffrance.

Je me rends également dans les EMS et normalement cela ne pose aucun problème avec la famille mais plutôt parfois avec des employés de l'établissement qui, mal informés, sont contre ce principe d'échanges. Cela peut également poser un problème d'ordre financier si la somme d'argent de poche dont dispose le résident s'avère insuffisante pour terminer son mois et se payer ses petits à côté, cigarettes et autres.

Il arrive aussi que des femmes fassent appel à une assistante sexuelle féminine. Certaines parce qu'elles sont lesbiennes. La plupart des femmes qui font appel à moi craignent le regard des hommes sur leur corps. Elles appréhendent également que l'homme puisse être trop brusque avec elle et qu'il leur fasse mal.

Peu de femmes font appel à des hommes. Il y a d'ailleurs très peu d'hommes qui pratiquent ce métier. Pour l'instant, il n'y en a que deux ou trois en Suisse romande, un peu plus en Suisse alémanique.

J'apprécie beaucoup mon métier, il n'est nullement une gêne à mon équilibre.

Propos recueillis par Tania Tornay

UN MÉTIER IDÉAL POUR UNE MAMAN

Le matin, j'avais le temps de préparer mes enfants pour l'école.
Je n'ai jamais raté une rentrée scolaire ou une réunion de parents d'élèves.

Diane, médiatrice à Aspasia

J'ai travaillé dix ans dans la prostitution, dans les années 2000. J'avais trois garçons, depuis j'ai eu encore une petite fille. Autour de moi, beaucoup de femmes étaient mamans comme moi. Mille personnes différentes mais une seule histoire.

Nos enfants, c'est à la fois notre force et notre faiblesse. Notre force parce qu'ils nous ancrent dans la terre. Nos enfants, c'est la réalité qu'on retrouve chaque soir en rentrant à la maison, avec leurs jeux, leurs demandes, les problèmes à l'école, etc. Le travail, c'est la broderie qui vient autour. Avec vos enfants, vous n'êtes plus ce personnage de théâtre inventé pour vos clients. Vous redevenez une femme lambda, semblable à toutes les autres. Cela nous donne plus d'équilibre et cela nous protège de certaines dérives. Notre vie n'est jamais sans substance.

Mais c'est aussi une faiblesse. Pour nos enfants, nous vivons dans le mensonge, avec la hantise d'être découvertes. C'est très fatigant : il faut constamment être concentrée, en alerte, bien peser tout ce qu'on dit pour ne pas se couper. Parce que nous ne disons presque jamais ce que nous faisons à notre famille. Même s'il est souvent fait sous la pression économique, c'est un choix personnel, que nous voulons assumer seules, sans faire peser sur nos proches l'opprobre qui y est associée.

A l'époque, la plupart des femmes vivaient à Genève ou dans les environs avec leur famille. Maintenant, il y a beaucoup de migrantes dont les enfants sont restés

au pays. C'est beaucoup plus dur pour elles mais ça les protège aussi : cacher la vérité est plus facile.

J'étais donc une grande menteuse. Et c'était dur : je trouvais ça plus sale que d'avoir plusieurs relations par jour avec des inconnus. J'avais commencé à me prostituer après mon divorce. Mon ex-mari, qui gagnait bien sa vie jusque-là, s'était arrangé pour se retrouver pratiquement sans revenu. Mon travail de monteuse à la télévision ne suffisait pas à nos besoins. Je me réveillais la nuit, je refaisais les comptes et ça ne jouait toujours pas.

Un jour, j'ai suivi un ami dans un club échangiste. Je n'ai pas aimé cette expérience. Mais je me suis dit : « si tu peux le faire pour faire plaisir à un ami, tu peux le faire pour de l'argent ». Au début, c'est incroyablement facile. Ce n'est qu'à la longue qu'on voit le prix à payer. J'ai d'abord travaillé en salon. Puis j'ai fait de l'escorte quelques années, le plus souvent en soirée. Je demandais alors à ma mère de garder mes enfants, ce qu'elle faisait volontiers. Mais un jour elle m'a dit : « Tu as bien de la chance d'avoir une maman qui garde tes enfants pendant que tu t'amuses ». Ça a été comme un coup de poignard. J'ai failli lui dire : « Ah maman, si tu savais ! Je ne m'amuse pas... »

A un certain moment, j'ai repris le salon dans lequel je travaillais et j'ai dû me débarrasser d'une collaboratrice. Elle s'est vengée. Elle s'était débrouillée pour trouver mes coordonnées personnelles. Elle a écrit trente lettres anonymes qu'elle a envoyées à mes



proches, au directeur de l'école de mes enfants, à la municipalité du village où j'habite, aux voisins, au coiffeur... Avec des photos.

Ç'a été un tsunami. Je n'ai jamais eu aussi peur. Je n'ai jamais eu aussi mal. Je ne voulais plus jamais sortir de chez moi.

J'étais écrasée de honte. Prostituée, il n'y a rien de plus bas. C'est le pire métier. C'est indéfendable : je peux défendre mon pays, ma religion. Mais dire : « Oui je suis pute. Tu as un problème avec ça ? » Je ne pouvais pas. Ce n'est pas de ce que je faisais que j'avais honte. Mais d'en infliger les conséquences à ma famille. Il m'a fallu très longtemps pour me dire : « Après tout, merde. Qui t'a aidée quand tu en avais besoin ? Qui peut te faire la leçon ? »

J'ai pensé que ça allait tuer ma mère qui était octogénaire. Mais elle est solide. Elle m'a montré les photos : « Regarde ce que j'ai reçu ». Je n'ai pas essayé de nier, même si on ne distinguait pas bien mon visage. Elle m'a demandé : « Et ils te payent bien ? » J'ai acquiescé. Alors, elle a dit : « C'est bien, continue. » On n'en a plus jamais reparlé.

Mes garçons n'ont pas vu les photos : j'ai réussi à les intercepter. Mais j'ai dû leur parler. Ç'a été le plus difficile. Ils avaient douze-treize ans, le mauvais âge. Je ne voulais surtout pas qu'ils pensent que j'avais fait ça pour eux. Qu'ils aient à porter ça en plus du reste. Alors, je leur ai expliqué que j'avais eu cette idée parce que c'était plus rapide et plus facile comme moyen de gagner de l'argent. Je leur ai aussi dit que je n'exerçais plus, que je n'étais plus que tenancière. C'était faux.

Mais tout le monde ment parfois à ses enfants pour les protéger.

Je leur ai aussi dit que je serais peinée s'ils méprisaient les personnes qui font ce métier, que je voulais qu'ils soient respectueux avec les femmes. J'espère que cette révélation ne les a pas trop modifiés.

J'étais prête à en parler avec eux. Je souhaitais mettre les choses à plat, ne serait-ce que pour balayer les images qui surgissent lorsqu'on parle de prostitution. Leur dire que je n'étais pas cette femme perchée sur un tabouret de bar, une sorte de vicieuse, que je ne le faisais pas pour m'éclater. Ils ne m'ont jamais interrogée. La porte a été aussitôt refermée, comme par un ciment de pudeur.

Mais deux d'entre eux donnent parfois un coup de main à Aspasia, où je travaille maintenant. Des copains qui connaissent mon ancienne profession viennent à la maison. Et pour un Noël, j'ai reçu une belle histoire des maisons closes.

Sur le moment, je me suis dit que ça aurait été plus facile avec des filles. Mais aujourd'hui que j'ai une petite fille – trois ans – à laquelle je suis décidée à parler pour qu'elle ne l'apprenne pas autrement, je me rends compte que c'est difficile aussi. C'est toujours difficile. J'ai aussi dû en parler à mon second mari, au début de notre relation. Je lui ai expliqué que je devais finir de payer notre maison familiale et qu'après, j'arrêterais. Mais que s'il ne le supportait pas, j'étais prête aussi à arrêter tout de suite et à trouver une autre solution. Il a accepté.

...



C'est un métier dur. Beaucoup de choses s'abiment : le corps, certains gestes intimes, la disponibilité amoureuse... Vous perdez aussi ce filtre, comme un voile devant vos yeux, qui nous protège et rend la vie en société possible. Vous voyez le monde, les hommes, plus crûment.

Je n'ai pas une éducation protestante, mais je pense que dans la vie, il faut toujours payer pour ce qu'on gagne. Moi, j'ai gagné beaucoup d'argent et j'ai réussi à ne pas le dilapider. C'est le grand danger. L'argent du sexe est comme une drogue. On ne peut simplement pas le garder : il brûle les doigts. On voit un sac à 800 francs, on se dit « Demain, je me les refais » et on l'achète.

Mais j'avais mes enfants. J'ai vite compris que si je lâchais les rênes, je ne m'en sortirais pas. J'ai acquis un trésor de nuit et tous les soirs, j'allais y déposer mes gains. Je gardais un billet de 100 francs pour moi, je pense que c'est sain de savoir se récompenser.

Avec ces revenus, j'ai acheté une maison. Et j'ai pu gâter mes enfants. Une semaine à Disneyland, tous robinets ouverts, un voyage à Bali, d'autres choses. Nous avons vraiment eu une belle vie.

Et, vous savez : c'est un métier idéal pour une maman. Le matin, j'avais le temps de préparer mes enfants pour l'école, je n'allais pas travailler avant 10 heures. Le soir, j'étais de retour à cinq heures. Si l'un de mes fils était malade, je n'allumais pas mon téléphone et je restais à la maison. Je n'ai jamais raté une rentrée scolaire ou une réunion de parents d'élèves.

Dans ma famille, plusieurs personnes ne me parlent plus depuis qu'ils connaissent mon ancien métier.

Je ne leur en veux pas : c'est tout simplement trop pour eux. Mais j'assume entièrement ce que j'ai fait. Si ma famille ne l'avait pas appris, je dirais que c'est globalement une expérience positive. Même comme ça, je dirais que c'est positif à 80 %.

Cela dit, je ne voudrais vraiment pas que ma fille ait l'idée de faire la même chose. Et lorsque je vais dans les salons en ma qualité de médiatrice et que je vois ces toutes jeunes femmes qui se lancent dans le métier avec cette inconscience du début, toutes contentes d'être payées pour mener une vie sexuelle qu'elles trouvent plaisante, j'ai envie de les mettre en garde, de leur dire que ce ne sera pas toujours comme ça. Et je serais heureuse si, pour l'une ou l'autre, je peux servir de déclic. Un exemple qui montre qu'on peut faire ce métier et s'en sortir bien. Qu'on n'est pas condamnée à se laisser dévaloriser et à y rester en pensant qu'on n'est assez bien pour rien d'autre.

Propos recueillis par Sylvie Arsever

UNE ENFANCE DÉTRICOTÉE

Rachel Laurence

*« Grimmée » Petit Chaperon Rouge dès le sevrage,
Abandonnée chez Mère-Grand, j'en devins l'otage.
Quel beau départ que cette enfance détricotée,
D'un cordon maternel si lâchement brisé.*

*Une sorte de Haine aiguisait ses incisives
Inconsciente, latente, une étrange perspective
Prenant racine sous la houlette de mamie
Si tendre, aimante, goulue, me gavant à l'envi !*

*« Ma petite fille, tu sais, tes parents ne t'aiment pas »
Un venin subtil distillé sonnait le glas
D'un amour parental que j'ensevelissais
Sous les décombres d'une famille que je reniais.*

*Une enfance déchirée, une mamie trop « aimante »
Tel fut le ciment de la construction troublante
Sur l'Hôtel d'une destinée que l'on subit
Et qu'en aucun cas je ne pus avoir choisie.*

*Beauté, apparence, devinrent une litanie
A défaut de l'amour parental meurtri...
Séduction ? oui... mais pas à n'importe quel prix !
Dans ces moments, on pense pas être décrépi !*

*JAMAIS, je n'ai eu envie d'être une putain
Pour moi, ce mot rimait tellement avec chagrin
Mais l'homme enfouissant sa honte dans sa poche
Désire dégainer sa bite dès qu'une pute l'approche.*

*Le plus vieux métier du monde se fout des faux-culs
Qui de basse fosse s'érigent à la lumière du cul
Comment ne pas penser un jour exploiter
Ce trait d'union si fragile à notre portée.*

*J'ai essayé, en vain, à plusieurs reprises
Vendre mon corps à la manière d'une marchandise
Qui de l'esclavage en respirait le parfum
Comme si mon âme en fut devenue le défunt.*

*En aucun cas je ne méprise ce vieux métier,
De la courtisane de luxe à la prostituée
Qui fait florès depuis les temps archaïques
Mais de grâce n'en faites pas une arrière-boutique.*

*L'humain mérite un profond respect quel qu'il soit
Même si d'aucuns se permettent de montrer du doigt
Homme ou femme qui un jour désire vendre son corps...
De quel atavisme peut-on attribuer les torts ?*

*L'amour restera toujours pour tout être humain
Un sentiment dont nous avons tellement besoin
Et tous ceux qui en ont manqué dans leur jeunesse
Voudront rattraper le temps perdu dans l'ivresse.*

CALVIN ET LES LURONNES

Une histoire de la prostitution à Genève éclairerait le rapport au corps et au sexe des femmes et des hommes d'autrefois.

Isabelle Brunier, historienne

Importante ville de foires commerciales aux XIVe et XVe siècles, Genève offrait dès cette époque et sans doute depuis l'Antiquité, cette possibilité de plaisir à ses hôtes de passage comme à ses habitants. La prostitution était souvent liée à la présence des étuves, ces établissements d'hygiène publique où, en plus des bains chauds, on pouvait boire, manger, ripailler en galante compagnie. Au XIVe siècle, la plupart de ces étuves se trouvant à l'extérieur des murs, dans le quartier de la Corratierie (actuel quartier des banques), les maisons de débauche s'y regroupaient. Au siècle suivant, peut-être dans le but de mieux cadrer et surveiller cette activité, les autorités notifèrent aux «filles vivant de leur péché et déshonestement de leur corps» de s'installer, dans un quartier réservé, la bien nommée rue des Belles-Filles, proche du Bourg-de-Four.

Au XVe siècle, les prostituées devaient élire une reine qui tenait le registre des toutes celles qui pratiquaient le métier, servait d'interlocutrice privilégiée avec les autorités, réglait les conflits. De leur côté, les représentants du pouvoir politique s'engageaient à faire le nécessaire pour que les femmes légères trouvent des logements convenables, à des prix raisonnables. Le quartier dédié n'était pas exclusif, les documents anciens attestent de la cohabitation avec d'autres métiers : notaires, boulangers, charpentiers, manœuvres cohabitaient en bonne intelligence. Les maisons de prostitution pouvaient arborer une enseigne. La maison Tavel en conserve un témoignage, un très joli volet sculpté qui illustre, de manière explicite, le type de commerce qu'il abritait. Les filles publiques devaient payer l'impôt, en cas d'incendie elles devaient, à l'instar des charpentiers, des maçons et des servantes, participer à l'extinction des incendies. En un mot, elles avaient un statut, avec des droits et des obligations.

Avec l'adoption de la Réforme, la sévérité et la rigueur dans le domaine des mœurs s'accroissent, du moins dans les règlements et ordonnances. On tente de chasser toutes les femmes de mauvaise vie, à moins qu'elles ne renoncent à leur métier. Cependant, à défaut d'éradiquer les pratiques condamnées, les autorités tentent de les juguler. La fréquente répétition des interdictions, dans les registres du Conseil, démontre leur insuccès. Les établissements d'étuves, désormais déplacés et relocalisés à Saint-Gervais et à Longemalle continuent d'être les hauts lieux de la prostitution, malgré les interventions outrées et réitérées de Jean Calvin lui-même. En 1546, on trouve même trois pasteurs, venus respectivement de Gex, Moëns et Compezières pour prendre du bon temps avec deux luronnes aux étuves de Saint-Gervais ! Les principes ont beau être rigoureux, la chair est faible. Là encore, deux objets fragiles, du XVIe siècle mais miraculeusement conservés et visibles à la maison Tavel nous le prouvent : deux mitres en carton peint, dont on coiffait les prostituées, maquereaux et maquerelles, punis pour leur délit, au moment de leur condamnation à la fustigation ou à l'exposition publique.

Durant les XVIIe et XVIIIe siècles, la pratique du sexe tarifé perdure, sous le manteau et malgré le contrôle vigilant des autorités religieuses réunies au sein du Consistoire. Devant la difficulté de pratiquer à l'intérieur des murs de la cité, les femmes de mauvaise vie s'installent aux alentours des nombreux cabarets qui fleurissent dans la proche banlieue, à Sécheron, Châtelaine, Lancy, Carouge, Grange-Canal, Chêne-Bougeries. Les noceurs genevois s'y retrouvent, en particulier le dimanche, loin du contrôle des autorités et, tout en faisant bombance, peuvent s'adonner aux plaisirs interdits du jeu, de la danse et de la chair.

Dès 1712, la construction du grand bâtiment de la Discipline (ancienne prison Saint-Antoine désormais occupée par les juges du Tribunal pénal, ironique retournement de l'Histoire !) permet d'enfermer toutes sortes de petits délinquants. Logés et nourris par l'Hôpital général (l'ancêtre de l'actuel Hospice général), ils sont mis au travail dans de vastes ateliers de tissage ou de cordonnerie. Il est toutefois piquant de constater que, jusqu'en 1732, les filles publiques se retrouvent enfermées avec les mauvais garçons avant que les autorités ne s'avisent de l'incongruité de la situation et ne fassent diviser les locaux et séparer les sexes ! Pendant la dernière décennie du siècle, durant les années révolutionnaires, la surveillance semble se relâcher. Pourtant, ultime sursaut, en 1797, les autorités cherchent les mesures à prendre face à l'augmentation du nombre des filles qui « affichent tous les jours plus d'impudence et d'audace » ce qui constitue « un grand scandale pour la société ». La période de l'occupation française, puis l'avènement du canton verront naître de nouveaux appareils législatifs dont l'analyse sort du cadre de ce petit article. Un effet malheureux de la pudibonderie bourgeoise déploiera pourtant son effet au XIXe siècle. La rue des Belles-Filles dont le nom si joli et évocateur avait résisté à des siècles de morale calviniste se verra rebaptiser Etienne-Dumont pour obéir à une pétition lancée par l'écrivain Frédéric Amiel. Sa perpendiculaire, la rue Chausse-Con s'était déjà vue renommer par le changement d'une seule lettre, en rue Chausse-Coq.

Quelques conseillers municipaux ont tenté, dans les années 1990 de redonner à ces rues leurs noms anciens. Ils se sont heurtés à l'addition des considérations bien-pensantes des uns, d'une part, et des féministes, de l'autre.



Et aujourd'hui : « famille et prostitution » quelques références bibliographiques

Doitteau, N., & Damant, D. (2005). *La maternité des femmes prostituées*. Journal International de Victimologie, 3(3), 177-190.

Ferrari, A. (2002). *Les mamans du trottoir : construction de l'identité dans le cadre d'une double vie*. [mémoire de licence]. Genève : Univ. de Genève Faculté de sociologie.

Jovelin, E. (2005). *La souffrance des enfants de putains ou des fils et filles de putes*. Pensée plurielle, 9, 131-151.

Zbinden, N. (2013). *Mère et prostituée : le point de vue de deux femmes travailleuses du sexe sur leur maternité*. [travail de bachelor]. Lausanne : Haute Ecole de Travail Social et de la Santé, EESP-Vaud, 2013

MONTER AVEC ELLES

Un client raconte son parcours.

Philippe, membre du comité de l'ADTS¹

J'ai commencé à aller voir des prostituées car dans ma famille tout ce qui tournait autour du sexe était tabou à cause de la religion.

Depuis mon plus jeune âge (10 ans), je regardais les jeunes femmes qui avaient au moins 15 ans.

J'allais au kiosque et je me faisais un faux billet au nom de mon père pour acheter des magazines osés.

J'ai toujours été en contradiction avec moi-même à cause de mon éducation. Etant adolescent, quand j'étais amoureux, je n'osais jamais demander à une femme d'aller jusqu'au bout.

A l'âge de 18 ans, dès que j'en ai eu l'occasion, je suis allé voir une prostituée.

J'ai toujours privilégié le fait d'aller voir les femmes travaillant dans la rue plutôt que celles des salons car le contact est plus direct.

J'ai aussi été dans les salons parce que j'avais rencontré une femme qui travaillait dans la rue et par la suite avait monté un salon. J'y suis allé parce que j'avais envie de la revoir.

En allant voir les prostituées, je n'ai jamais recherché ma mère car sa seule pensée m'aurait coupé tous mes moyens. Il y a des hommes qui recherchent leur mère à travers une femme mais ce sera pour vivre avec la femme en question, dans le but qu'elle devienne leur épouse.

Je suis tombé deux fois amoureux d'une prostituée que j'avais été voir comme client mais je suis aussi tombé amoureux de prostituées en dehors de leur profession. J'ai toujours été attiré par la marginalité, très certainement par opposition à l'éducation stricte que j'ai reçue.

Avec les deux femmes que j'ai rencontrées et aimées dans le cadre de la prostitution j'ai envisagé la possibilité de fonder un foyer, une véritable famille avec des enfants.

Dans ma vie, j'ai aussi connu d'autres femmes que les prostituées dont une novice qui sortait d'un couvent. J'ai été marié deux fois dont l'une des deux avec une catholique très pratiquante. J'ai également vécu trois ans avec une femme alcoolique. Chaque fois que mon couple allait mal, j'allais chercher du réconfort auprès des prostituées. Lorsque j'ai retrouvé la femme que j'aimais bien et qui avait monté un salon, une amitié s'est nouée entre nous ainsi qu'avec les filles qui étaient chez elle. Cela m'a donné l'impression de m'être créé une famille, que j'avais choisie. Je ne renie cependant absolument pas ma famille biologique.

Actuellement, au travers de l'ADTS et de Claudette Plumey je me sens en famille et une famille qui me convient parfaitement.

Propos recueillis par Tania Tornay



1 - Association des travailleuses du sexe



A MON AMIE GRISÉLIDIS

Un hommage à l'écrivaine, à la courtisane, mère et battante.

Claudette Plumey, présidente ADTS

Dans mon coeur de prostituée résonne le martèlement des talons sur le macadam et le soleil levant au petit jour rougit ma mémoire, les sourires de partout, quelques larmes de collègues en déprime. Des parfums que l'on traîne derrière soi, d'étranges positions contre un mur comme une actrice qui entre en scène, et être tour à tour, le temps d'une passe, la dominante ou la dominée du client qui a payé et se croit le maître.

Dans mon coeur de prostituée saignent des souvenirs ; mes charmeurs d'avant, mes amours, mes plaisirs qui dansent encore dans ma tête, brûlent ma jeunesse et je revois les yeux de mes clients que j'ai aimés le temps d'une passe ; des bagarres corps à corps et d'immenses pudeurs.

Dans mon coeur de prostituée où sommeillent mes soeurs d'armes, mes amies de toujours, mes soeurs bagarreuses, parfois jalouses, moqueuses, blessantes ; mes soeurs d'armes à l'orgueil à fleur de peau mais qui respectent leurs clients et qui tatouent sur leur poitrine l'emblème qui les assure d'être libres avant tout, de ne dépendre de personne : pute mais pas asservie. Pour hurler « les vraies femmes libres c'est nous ! »

Dans mon coeur de prostituée, il y a une vraie Amie, une battante, qui nous a appris à relever la tête, à marcher droites, sans honte de ce que nous sommes et sans dévier du chemin qui nous a été tracé, sans un regard en biais, toujours libre de faire ce pourquoi je suis née, ce pourquoi je me bats, la liberté, la fierté d'être droite, le respect, l'honneur.

Je voudrais que l'on perpétue après son départ son remarquable message, d'être à la pointe du combat afin que l'on reconnaisse le droit légitime d'égalité et de dignité, de respect et de liberté.

C'était notre destin d'être celles que l'on appelle « femmes de mauvaise vie ».

Je vous salue soeurs prostituées, soeurs du trottoir. Nous sommes les descendantes, filles d'une même mère, Marie Madeleine.

JE T'AIME MON FILS

Novembre 2014

Bonjour mon fils,

Aimer un homme, un beau Perse aux yeux si profonds, un rêve pour l'adolescente que j'étais encore. Ton père biologique. Nous ne nous rencontrions que quelques fois par année et donc je me souviens exactement de la nuit où nous t'avons conçu.

Tu étais dans mon ventre, je te sentais grandir, bouger, te battre pour vivre, je te protégeais tout au long de ces mois, les seuls que nous partagerions, trop courts instants avant de perdre.

Te perdre, te perdre.....

Cet accouchement dans la cave de l'hôpital, car il fallait lui faire payer, à cette gamine fille-mère... cette ordure d'infirmière nonnette qui me laissait seule dans cette pièce et qui ne revenait que lorsque je criais trop. Dans toute sa bonté christique, elle me lançait :

« T'as pas tant crié quand tu l'as fait ! ».

Salope.... ! Je ne criais pas de cette douleur, mais de ce qu'elle représentait, les derniers instants où tu étais avec moi. Je t'aurais porté toute ma vie tant nous étions bien ensemble.

Toi et moi contre tous « ces gens-là », ceux qui ont pris la décision de l'adoption et les autres qui ont laissé faire en tournant la tête. Pourquoi ont-ils fait cela ? Ni toi ni moi ne saurons sans doute jamais la vérité, mélange d'intérêt financier, de méchanceté, mais surtout de lâcheté. Leur vérité, ils nous l'on assénée, se déchargeant tous de la faute sur les autres.

Lâcheté, lâcheté...

Je ne sais pas s'ils ont eu honte un instant de leur vie car j'ai l'impression que cette honte je l'ai portée à leur place, honte d'avoir signé ce foutu papier dans lequel je t'abandonnais à d'autres personnes. Pour eux, le problème était réglé. Pour moi, le remords commençait. Pour toi sans doute, l'incompréhension de ce qu'avait fait cette « mère ».

A l'âge de 22 ans je suis devenue prostituée et j'ai trouvé dans ce métier une liberté, une joie de vivre et des hommes qui avaient pour moi une tendresse, un désir et un respect que je ne savais pas m'offrir.

La vie passait, pas voulu d'autre enfant, je t'avais. Ton absence et mon remords occupaient toute la place. Pas possible d'en aimer un autre. Te remplacer ? Cela aurait été une ultime trahison envers toi. Tous mes amis, mes amants savaient pour toi. Mes amies savaient qu'à la naissance de leur enfant, tenir leur bébé dans mes bras était impossible. Elles l'acceptaient. Merci à vous toutes. Je calculais l'âge que tu avais, tu allais avoir 18 ans et alors vint la terreur qu'un jour tu ne sois un client.

Et puis un jour, la veille de la Fête des mères, une lettre est arrivée. De toi. Pour moi. Tu avais 20 ans. Pas un mot de reproches. L'espoir que l'on se rencontre. L'on s'est apprivoisé longtemps de manière épistolaire, ensuite par téléphone avant que tu ne sois prêt à me rencontrer.

Te retrouver, te retrouver..

Ah ! Cette rencontre un jour de printemps où nous nous sommes promenés dans les bois de Bruxelles et ce miracle lorsque, avant de partir, tu m'as dit la plus belle chose au monde :

« Tu es telle que je l'avais rêvé ».

Nous nous sommes souvent revus, mais je devais te mentir, ne pas dire que j'étais une pute, trop peur de t'effrayer et de te reperdre. Pourtant tu es la personne la plus tolérante et honnête que je connaisse. Ce n'était pas en toi que je n'avais pas confiance, mais dans l'amour que tu pouvais avoir envers moi, moi qui t'avais abandonné.

Les années passaient, la peur de le dire restait intacte. Pourtant je sentais que cela coïnçait, que tu attendais quelque chose de moi, une parole, mais je ne savais pas que dire. Je me mentais autant que je te mentais. Toujours cette peur..



Un jour j'ai rencontré Grisélidis Réal, putain magnifique. Elle m'a appris entre autre à ne pas avoir honte de dire au monde entier que j'étais une putain. Et l'admiration des gens pour ce qu'elle était me confortait de renoncer à la peur de le dire, de te le dire.

Une jeune réalisatrice a voulu faire un documentaire sur la putain que j'étais. Grisélidis allait mourir et avant sa mort, je voulais lui offrir la preuve que je continuerai son combat : la défense des droits des prostituées. J'ai accepté ce tournage.

Et là, je devais te parler avant la diffusion à la télévision. Plus le choix. Il était temps. Ai-je accepté ce tournage pour aussi en finir avec ce mensonge ?

Sans doute inconsciemment. Mais n'était-il pas trop tôt ou trop tard ?

Te reperdre, te reperdre... ?

Je t'ai téléphoné pour te dire que je devais te parler. Tu m'as dit : « Oui, je crois ».

Je me revois chez toi, assise dans ton canapé, la boule d'angoisse que je ressentais à cet instant est toujours vive lorsque j'écris ces lignes. Tu m'as écoutée, tu m'as dit que tu t'en doutais. Tes parents ont adopté un autre garçon et ils savaient que sa mère était prostituée. Il était un accident de « travail ». Tu croyais l'être aussi. La vie tout de même. Quelle coïncidence... Même si je n'avais pas fait ce métier, tu aurais cru être un « fils de pute ».

Je me souviendrai toujours ton soulagement lorsque je t'ai dit que je n'étais pas encore prostituée lorsque je t'ai eu, et que tu avais été conçu dans « la joie et la bonne humeur ».

En écrivant ces mots, je réalise que nous n'avons jamais vraiment parlé de ce que cela faisait à l'homme que tu es, d'avoir une mère prostituée. Mais je sais que jamais, ni dans tes mots, ni dans tes attitudes, je n'ai rencontré

le moindre jugement négatif envers la pute que j'étais. Même ton plus proche entourage connaît mon métier, tu leur as dit tout simplement, tu as eu plus de courage que je n'en ai eu.

Et maintenant...

Maintenant tu es un homme marié, et père de deux garçons. Lorsque l'aîné est arrivé tu m'as demandé d'être sa marraine. Une façon de me donner une place officielle dans ta famille. Merci mon fils. J'espère m'acquitter au mieux de mon rôle, mais l'amour que j'ai pour ce gamin est fulgurant.

Un jour il faudra peut-être aussi leur parler. Ils ne savent pas que je suis leur grand-mère biologique. Ni que j'étais pute. Ils sont très jeunes, nous avons du temps. Tout le temps.

Mais cela sera une autre histoire...

Je t'aime mon fils.

Sonia

LETTRE À MA MÈRE PROSTITUÉE

A Gail Pheterson, Aspasia, Sonia, et toutes les autres.

Septembre 2014

*Quand je suis né, tu avais 23 ans.
Sur les photos, on voit dans tes yeux une lumière,
Intense et très douce,
Et dans mes yeux, la même.
Six mois plus tard, tu m'as laissé, provisoirement, obéissant à ton mari
Et pour ne pas le perdre.
Tu l'as perdu.
Quand tu as voulu me reprendre, la « Justice » a dit : Non.
Quand on s'est retrouvés, j'avais dix-sept ans.
Le temps qu'il a fallu pour se renforcer, tenir tête,
Et dire Merde à la « Justice ».
Tu étais écrivain et peintre, et si belle...
Blessée par les hommes, les pères, les maris, les juges, et les chefs.
Blessée mais jamais vaincue.
Si forte.*

*Tu écrivais ta vie, mais tu n'osais pas me montrer le récit.
Mes frères et sœur, inconnus jusque là, m'ont expliqué le pourquoi :
Dans ce roman, autobiographique, tu racontais ta prostitution.
J'ai eu la force d'aller vers toi, je t'ai dit :
Je sais, ils m'ont dit pour Munich.
Dans tes yeux, la terreur de me perdre
Encore une fois...
Dans mes yeux, l'amour, et la seule chose qui compte :
T'avoir retrouvée, ma mère. Ma lumière, si douce et si intense,
Qu'elle repousse la noirceur du monde.*

*On est délinquants, parce qu'il n'y a pas d'autre voie,
Devant une telle injustice.
Tout le monde ne peut pas être Mandela.
Tu ne te prostitues plus et tu en es fière.
Mais la dureté des hommes, de l'argent, les violences faites aux femmes,
La révolte des putains du monde entier
T'appellent et te font reprendre ce métier.
Métier de rage, de vérité et de combat.
Je ne te juge pas, je t'accompagne désormais.
Parfois avec toi et parfois loin de toi. Il faut se construire adulte, en opposition
A ses parents. Même à sa mère, perdue et retrouvée.
Ce cordon mal cicatrisé qui nous lie, est une chose trop forte et trop compliquée,
Mais il est tissé de lumière, à jamais.*



droits réservés

*Quand tu meurs, à septante-cinq ans, un dernier voile se déchire pour moi
Et je te comprends enfin jusqu'au tréfonds :
Ton amour pour la véritable justice ne mourra jamais.
Tu as traversé le prisme de la prostitution,
Redressé ce miroir déformant
Et rendu leur dignité à celles et ceux qui la pratiquent avec humanité.
On sait maintenant, toi et moi, et plus rien ne pourra défaire cela :
On se prostitue tous, mais de plusieurs façons.
Il y en a de petites, sans sexe et sans bruit -
Toutes les passes n'impliquent pas forcément un rapport complet...
Et il y a la vraie, l'authentique, à poil, à feu et à sang.
Celle qui permet de traiter l'autre de « sale pute », « fils de pute »...*

*Toi Grisélidis Réal tu l'as retournée comme une chaussette, qu'on enlève
Pour montrer ce qu'il y a là-dessous :
L'injustice sociale crée la misère,
Et la misère crée la prostitution.
Misère matérielle, misère affective ;
Misère du corps, de l'esprit et de l'âme.
De temps en temps, un être humain comme toi se dresse et nous dit :
J'empoigne cette misère, je l'assume et je la console,
Avec mes forces et mes faiblesses.
Pour cela j'utiliserai mon âme, mon esprit et mon corps.
Et si c'est une souffrance sexuelle, j'y répondrai avec mon sexe.*

*Ceux qui se prostituent, en réalité,
Ce sont les êtres qui ont plié devant cette injustice.
Les putains comme toi, ma mère, sont la réponse,
Elles tiennent le monde, en vérité,
En contenant les effets de cette injustice.
Avec leurs ventres, leurs bras, leurs bouches,
Leurs cerveaux et surtout leurs cœurs.
Elles recréent la lumière, si douce et si intense,
Pour que vos yeux y aient accès.*

Igor Schimek



Aspasia est une association de solidarité, créée à Genève en 1982 par des personnes prostituées et leurs alliés.e.s. Dans une attitude de non jugement, elle défend les droits des personnes qui exercent le travail du sexe et offre accueil, information, prévention et soutien.

Depuis 1982, *Aspasia* a développé une expertise qui lui permet de répondre aux travailleurs et travailleuses du sexe, aux médias, aux étudiants et chercheurs, d'intervenir dans des débats, des commissions, des écoles et universités. Même dans un contexte où la prostitution est légale, faire connaître les réalités multiples de celles et ceux qui subviennent à leurs besoins grâce au travail du sexe, reste indispensable pour lutter contre la stigmatisation. Trouver des espaces d'expression pour les personnes qui doivent préserver leur anonymat, parfois lourd à porter, est un des défis relevés par *Aspasia* en mettant en oeuvre toutes sortes d'événements culturels. La production de la revue « Mots de Passe » s'inscrit dans cette volonté.

Aspasia
36 rue de Monthoux
1201 Genève
Tél: 022 732 68 28
aspasia@aspasia.ch
www.aspasia.ch

Permanences sans rendez-vous:
Lundi, jeudi et vendredi de 14h à 17h.

L'association Boulevards accueille
Dans son grand bus sur le Bd Helvétique,
le mardi de 21h30 à 01h30
et le jeudi de 21h15 à 22h et de 1h à 1h30
Dans son bus mobile à la Place des Alpes,
le jeudi de 22h à 1h.



Grâce à son expertise, *Aspasia*

Conseille et oriente toute personne exerçant le travail du sexe.

Défend les droits fondamentaux des travailleuses-eurs du sexe.

Œuvre à réduire les risques de santé bio-psycho-sociale.

S'inscrit dans les processus de lutte contre la traite.

Développe des stratégies de prévention et d'information VIH/IST.

Combat la stigmatisation et l'exclusion sociale.



Bibliothèque et documentation
Le Centre de documentation Grisélidis Réal est ouvert au public les mardis de 14h à 18h,
Rue Amat 6, 1201 Genève

